

## *Mes vieux souvenirs sur Verrières*

D'où vient l'origine de ce nom ? Certains le savent peut-être, pas moi, mais pour moi c'est le plus joli nom, le nom du pays de mon enfance et de mon adolescence où je fus heureuse et d'où il me reste de si bons souvenirs.

Verrières était autrefois un beau bourg et un petit centre culturel avec un beau séminaire qu'avaient construit des hommes de foi et de grande valeur et qui aurait pu défier les siècles, solidement construit comme il l'était. Hélas ! Il a fallu la haine antireligieuse de nos ministres de ce temps-là et la bêtise incroyable de ceux qui entreprirent de le démolir pour faire de notre joli Verrières un amas de ruines qui, vu de la route d'en haut donne mal au cœur.

On y vivait heureux pourtant. Les habitants, paysans pour la plupart, sans être bien riches, ne connaissaient pas la misère. C'était des gens paisibles qui s'entraidaient dans les difficultés. Ils avaient du bon sens et de l'humour et les petits travers des uns ou des autres étaient en général sanctionnés par des surnoms que tous les concernés acceptaient de bon cœur.

C'était une manie du pays ; presque tout le monde y passait. Ainsi, chez nous, c'était chez "Cadelou", mon grand-père étant le cadet de sa famille. Après lui, ma grand'mère qu'on appelait "la Menie" étant devenue veuve et mon père étant comme on disait "venu gendre", c'était *chez le Jean de la Manie*. Autour de nous, c'était *chez Renard*, *chez le Roux*, *chez Tampino*.

J'aime à me remémorer le souvenir de tous ces gens que j'ai connus, au bourg surtout, au temps où j'étais écolière à l'école libre de filles. Tiens, comment se fait-il que notre école n'ait pas été balayée comme celle de frères en même temps que le séminaire ? Sans doute parce qu'elle n'était pas gérée par des religieuses. En tout cas, elle recevait bien la totalité des élèves de Verrières alors que l'école laïque de filles était maintenue malgré un effectif de deux élèves ou le chômage total de l'institutrice !

Ah! C'est qu'on l'aimait bien notre école libre car on y recevait avec une instruction assez solide une bonne éducation appréciée de partout. Il y avait une directrice venant d'un milieu choisi de Lyon, Mademoiselle Ferrez, venue là pour se refaire une santé. Pour cela elle ne pouvait assurer un enseignement suivi mais elle dirigeait très bien les deux institutrices de la première et de la deuxième classe. Elle nous donnait quand même des leçons de chant et avait formé, avec les grandes, une chorale très appréciée pour les cérémonies d'église. Elle avait une voix magnifique et tenait l'orgue le dimanche. C'était un régal pour nous quand elle nous emmenait à deux pour manœuvrer le soufflet de l'orgue pendant ses exercices, Il n'y avait pas d'électricité de ce temps-là.

Je me souviens, d'une manière un peu floue quand même, de mes débuts dans cette école. La maîtresse était originaire de Verrières et parlait patois comme nous, C'était bien indispensable car aucune arrivante ne connaissait le français et la pauvre Marie Lafond avait bien du mal à nous le faire entrer dans la tête. Mais quand on entrait dans la grande classe on parlait le français plus convenablement et on avait déjà un bon début d'instruction. Après c'était mademoiselle Faure, native de Saint-Anthème, qui nous emmenait jusqu'au certificat et même un peu plus loin pour celles qui pouvaient venir l'année suivante. On avait aussi des cours d'instruction religieuse par un des vicaires de la paroisse - il y avait parfois deux vicaires en ce temps-là - et monsieur le curé nous donnait aussi des cours d'agriculture que nous aimions beaucoup et qui nous aidaient à mettre un peu de progrès à la ferme.

Notre curé, l'abbé Robert, avait, je crois, une culture universelle. Il avait dû apprendre aussi la médecine car il savait aussi bien soigner les malades qu'un docteur et les gens ne se faisaient pas scrupule de l'appeler autant pour les soins du corps que pour ceux de l'âme. On s'en trouvait toujours bien et c'était gratuit !...

Je dois pouvoir parler sans crainte de représailles de tous les braves gens que j'ai connus dans mon enfance dans le bourg. Je crois que toutes les familles que je peux encore citer sont à peu près éteintes mais leur souvenir doit rester vivant chez les rares contemporains qui restent encore à Verrières.

Fermons les yeux... Je commence par le haut du bourg. La dernière maison sur la route de Phialay abritait notre facteur : Benoît Pérat, le "Bené" pour tous et que tout le monde aimait bien. Il faisait chaque jour la tournée de la commune et une partie de la tournée de Bard. La sacoche n'était pas très lourde car on n'écrivait pas beaucoup de ce temps-là. Mais, dans chaque maison où arrivait une lettre, il y avait toujours pour lui un verre de vin, ce qui était parfois lourd à porter jusqu'à l'arrivée où la "Phine" ne le recevait pas toujours avec des compliments... Il faisait aussi office de coiffeur et de barbier le dimanche, pour les hommes.

La maison voisine, plutôt une mesure, abritait trois femmes qui vivaient péniblement de lessives chez l'un, chez l'autre. On les appelait, je ne sais pourquoi, les "Dérodines". Ce n'était pas leur vrai nom dont je ne me souviens plus.

De l'autre côté du chemin du Vernet habitait un cordonnier, "le Clain" (un surnom aussi). Il faisait du neuf et du raccommodage et vendait aussi des sabots et des galoches.

Après, c'était la maison que nous aimions bien car c'était là que nous étions pensionnaires, mes sœurs et moi, chez la mère "Boris". C'était aussi un surnom, elle s'appelait BEAL. Elle était veuve et vivait petitement avec sa fille célibataire des petites ressources que lui procuraient une dizaine de petits pensionnaires qui payaient surtout en nature : beurre, charcuterie, patates, bois de chauffage et grain pour ses poules. En hiver, nous y couchions car de Conol au bourg les chemins étaient souvent impraticables.

A côté était la maison du tailleur pour homme. C'était chez "Picot" dont le vrai nom était Roux. Il avait là son atelier avec de grosses machines à coudre. Il avait aussi un ouvrier, le Marius, qu'on voyait toujours assis en tailleur sur un grand coffre. Celui-ci, sans être tout à fait nain, n'était pas grand et aussi large que long.

Il gardait dans sa démarche un peu de sa position habituelle, les genoux en travers et les pieds en dedans ; il ressemblait à un énorme crapaud. Il n'en avait pas l'air humilié et sa bonne humeur était proverbiale, de même que celle de son patron. On ne s'ennuyait pas avec eux... Ils avaient aussi un petit magasin de tissus où la mère Picot avec son grand mètre de bois débitait des rouleaux de cotonnade ou de lainage pour des femmes qui cousaient elles-mêmes leurs vêtements.

Le père Picot était aussi chantre à l'église et le plus rigolo des artistes dans les séances récréatives qui avaient lieu de temps à autre à l'école libre.

En face c'était l'école laïque de garçons implantée au lieu et place de l'école des frères chassés et spoliés. On y avait adjoint la mairie dont l'instituteur était le secrétaire. C'était l'unique école de garçons. En descendant il y avait une maison qu'on appelait "chez sabotier". L'occupant s'appelait Béal et n'était pas sabotier.

C'était ensuite la maison des sœurs qui était leur ancienne école et qui était devenue le presbytère de la paroisse. Deux ou trois sœurs habitaient encore une aile du bâtiment et faisaient le ménage des prêtres. Elles tenaient aussi une petite pharmacie où les gens trouvaient de quoi se soigner. En face une maison abritait celle qu'on ne connaissait que sous le nom de "la Mélie". Elle vivait avec sa fille handicapée mentale et avait un fils prêtre qui les visitait souvent.

En dessous c'était la boulangerie Durand, chez "Polyte" qui était alcoolique et ne fit pas un long séjour. Il fut remplacé par Pierre Morin qui y tint un petit café avant d'aller s'établir à la Feuillat.

A droite, dominant la place, il y avait une grande maison, celle de la famille Laffond où n'habitaient plus que deux vieilles demoiselles et leur oncle prêtre qui, âgé, s'était retiré dans son ancienne maison paternelle, chez ses nièces qui en prenaient soin. Ancien curé de Quincié dans le Beaujolais, c'était aussi le grand-oncle de mon mari et c'était lui qui nous avait mariés.

A côté il y avait l'épicerie Juthie. Je ne me souviens plus du nom des occupantes qui ne s'appellent pas Juthie. On allait le dimanche y chercher notre *Pèlerin* que l'on lisait presque tout entier en remontant chez nous.

A côté, il y avait aussi une boulangerie, chez "Morison", qui était tenue aussi par des Béal. On y allait chercher une miche de quatre sous. C'était le régal du dimanche car la semaine on ne mangeait que du pain de seigle fait à la maison. Après la guerre de 14, on apportait la farine au boulanger qui nous rendait la moitié du poids en pain.

Avançons. Toujours à droite, sur la place c'était la forge et le manège à ferrer les chevaux. Là, c'était chez "Binbin". On entendait, à longueur de journée, le marteau tapant sur l'enclume et l'on sentait souvent l'odeur de la corne brûlée sur les sabots des chevaux ou des bœufs. Le vieux Binbin n'était pas commode et on l'entendait souvent jurer et crier après les bêtes ou les gens. Sa fille, la Marie Solle tenait aussi une petite épicerie dans la petite rue derrière la boulangerie.

Plus loin, toujours sur la place, se trouvait le café Dupin, qui faisait aussi restaurant. La Génie était fine cuisinière et les repas de noces ou d'enterrement se faisaient toujours chez eux.

A côté, il y avait une autre boulangerie, chez Brossier, en fait leur nom était Faure. Puis c'était le domicile du garde-champêtre Simon Solailler qui, chaque dimanche, se plantait sur [le socle de] la croix de la place et après un savant roulement de tambour annonçait les "aviss" à la population.

En continuant toujours du même côté et sur le chemin de la Côte, il y avait une autre épicerie, celle de la Marie Mouraille, Madame Rival, dont le mari, Joseph, était ébéniste et faisait en général toutes les chambres des jeunes mariés avec l'armoire assortie. Ils avaient un fils, Joannès, marié avec une autre Rival, Jeanne qui, avec sa belle-mère, avait fort à faire le dimanche pour servir tous les clients. Une balance *roberval* trônait sur le comptoir. On pesait tout car tout était en vrac : sucre, café, riz, pâtes, dans des sacs alignés au fond du magasin. Sur les rayons, de grands bocaux de verre présentaient des bonbons multicolores et toutes sortes de sucreries qui attiraient les enfants. Elles donnaient aussi du café chaud pour les femmes qui, voulant communier, portaient de loin à jeun et avaient le ventre vide avant de repartir.

Toujours du même côté, il y avait l'atelier de couture des demoiselles Ravel qui habillaient toute la gent féminine du pays.

Et un peu plus loin, il y avait le magasin et atelier de la modiste Rose Defrade. Celle-ci n'était pas belle; petite et bossue, avec des lorgnons sur le nez, pourtant c'était vraiment une artiste. Elle savait d'un petit coup de poing sur la calotte ou d'un simple relevé de bord vous mettre un chapeau qui vous allait comme un gant. Son magasin était plein de rayons avec des têtes en carton coiffées de chapeaux de toutes sortes à la mode du moment. Avec quel plaisir on y allait choisir notre chapeau : paille en été, avec des fleurs ou même des fruits - un petit bouquet de cerises ! - c'était beau ! et feutre en hiver, avec des plumes ou des oiseaux, tout ceci pour les jeunes bien sûr. Les femmes un peu plus âgées portaient encore des "coiffes montées", sortes de bonnets en soie noire garnis de rubans, de perles et de plumes. Certaines de ces coiffures étaient de vrais chefs-d'œuvre.

Les grands-mères, elles, gardaient généralement leur coiffe blanche. J'ai oublié de noter, face au centre de la place la maison de la repasseuse, la Phine Monperoux, vraie artiste, elle aussi, qui repassait les chemises d'hommes du dimanche et ces belles coiffes de dentelle blanches tuyautées et ruchées en diadème qui devaient demander une adresse incroyable. C'était une mère célibataire qui élevait au mieux un garçon qu'elle n'avait sans doute pas souhaité.

De l'autre côté de la place, il y avait un autre café, chez Vray et dans la petite rue derrière le Séminaire un bureau de tabac, chez Pérole où une vieille demoiselle un peu impotente vous servait pour deux sous un petit cornet de tabac à priser pour les femmes comme pour les hommes. On mettait ça dans de jolies tabatières avec lesquelles on offrait une prise aux amis en signe de bienvenue. Elle vendait aussi du tabac carotte en rouleau pour les chiqueurs qui étaient nombreux.

La fontaine, au milieu de la place, alimentait en eau plusieurs de ces maisons et servait de lieu de papotage aux femmes qui y venaient chercher de l'eau potable ou rincer leur linge au "bachat". Pour le gros linge, il y avait un lavoir sur la route de la Feuillat.

Verrières était une commune assez pratiquante et le dimanche la petite église était pleine. Chaque famille avait son banc attitré qu'on payait à la fin de l'année mais les hommes pressés de sortir, se tenaient surtout "vers les cordes", au fond de l'église et ne se gênaient pas pour chiquer et cracher pendant les offices. En plus de la messe, il y avait, l'après-midi, les vêpres chantées en latin auxquelles assistait beaucoup de monde, des femmes surtout.

La commune avait donné plusieurs prêtres : l'abbé Béal, l'abbé Fréry, l'abbé Giron, les deux abbés Dupin, oncle et neveu (ce dernier mourut à la guerre). Aucun n'était resté à la paroisse. Il y avait aussi plusieurs religieuses.

Tous ces gens dorment maintenant au petit cimetière sur la colline. Il y aurait matière à faire un livre sur chacun d'eux, mais, laissons-les dormir en paix en attendant d'aller les rejoindre pour un bonjour éternel.

**Marie Antoinette Meunier**

née en 1901 à Conol, Verrières